



Rencontres, croisements, traces

En souvenir d'André Green

[Yvette Dorey-Assédo^[1]

Lorsqu'un grand penseur s'érige en référence majeure d'un analyste, son autorité tombe pour ce dernier comme une évidence, la portée et l'étendue de l'œuvre transmise s'imposant sans l'ombre d'un doute. Lorsque, pour un autre, il s'inscrit dans un référentiel différent tout en ayant déposé en lui des traces durables et actives, le témoignage qu'il en donne alors risque de pointer de manière peut-être plus saillante la nature de son rayonnement.

C'est dans cette seconde perspective que je me situerai pour pouvoir rendre hommage à André Green et à ce que je lui dois : égrener quelques rencontres et souvenirs rendant compte de l'empreinte de son mode de pensée sur mon parcours. Les trois mots qui me sont venus ici – rencontres, croisements, traces – représentent la manière dont, épisodiquement, ma formation, ma pratique, mon enseignement et ma réflexion se sont élargis par la découverte d'un aspect ou d'un axe de son immense production. Mes rencontres avec ses écrits, toujours édifiantes et parfois jubilatoires, se sont associées à celles, plus tardives, de l'orateur, ainsi que quelques-unes plus individuelles. Aujourd'hui, je me représente et vois un homme à la fois et tour à tour vif et austère, chaleureux et revêché, tendre et condamnateur, en me souvenant qu'il fut d'abord et aussi un homme de théâtre ; je garde en moi sa présence si forte et si marquante lorsque, du haut d'une chaire, il s'attachait à exposer sa pensée et aussi sa clinique avec concentration, puis avec légèreté, soit dans un développement conceptuel de haute volée, soit dans un langage parfois familier destiné à illustrer pour toucher son auditoire ; souvent très proche de ce dernier, il pouvait l'interpeller vivement, s'adresser à lui avec une pointe de provocation et peut-être parfois de mépris affectueux ; quelquefois très didactique, il se faisait, surtout dans les rencontres scientifiques internationales, le prêcheur du mode de pensée psychanalytique français, insistant sur les fondements freudiens ; je l'entends encore parler de l'après-coup, du refoulement, de la sexualité, découvrant par lui que, dans le monde psychanalytique, ces repères si évidents pour nous étaient (et sont) en train de se

[1] Maître de Conférences de psychopathologie, Université Paris Ouest La Défense, Psychanalyste.

diluer voire de s'oublier. Cette force se déployait aussi dans la défense de la rigueur et de l'orthodoxie de la pratique et de la technique, s'emportant et prenant à partie sans ménagement le modèle lacanien. Intarissable et captivant, il lui arrivait aussi d'agaçer certains de ses auditeurs, en particulier lorsqu'il dépassait plus que largement le temps qui lui était imparti, au grand dam des collègues organisateurs qui, pourtant, toléraient ces dépassements.

Étrangement, j'ai découvert André Green par le biais du savoir encyclopédique et sous l'angle de la psychopathologie. Jeune étudiante, je fus alors saisie par sa manière de traiter la névrose obsessionnelle dans un ensemble impressionnant s'étendant sur non moins de trois conséquents articles dans l'*Encyclopédie médico-chirurgicale* ; un véritable édifice à la croisée de la psychiatrie classique, de la psychopathologie et de la théorie psychanalytique. Sa complexité et sa densité, certes à l'image du sujet traité, sont propres à couper le souffle d'un étudiant, à lui donner le tournis, à l'embrouiller tout en l'instruisant au long de ses divers enchevêtrements, et tout en lui transmettant la rigueur de la démarche d'analyse d'un fait pathologique, comme dans ce qui suit :

« Nous venons de définir morphologiquement, d'analyser fonctionnellement, de décrire dynamiquement ce qui nous semble être le phénomène obsessionnel central, l'élément de l'obsession. Il faudra ainsi confronter cet élément à la forme multiple de ses aspects dérivés pour relier ceux-ci à ce dont ils sont issus, ou du moins tenter d'éclairer la particularité de leur configuration, le rôle de leur fonction, donc leur signification relativement à la forme élémentaire »^[2].

L'esprit et la méthode de ce travail magistral, je me suis attachée pendant de longues années à les transmettre et à les diffuser auprès de plusieurs générations d'étudiants dans les amphithéâtres de psychopathologie.

L'intérêt d'André Green pour cette problématique obsessionnelle ainsi que celle de l'analité est connu de tous, inscrivant probablement par là sa filiation analytique avec Maurice Bouvet, mais pas seulement. J'eus aussi l'occasion de l'entendre lors d'une conférence sur le sujet^[3] ; soulignant « la démarche comparatiste » de Freud (avec l'hystérie), il considéra cette névrose comme une véritable « architecture », d'une forme « à cohérence sémantique et clinique », « dont le caractère typique justifie la nosographie ». Il interrogea pourtant « la nébuleuse » de ces organisations, entourées d'une multitude d'états, certaines pouvant basculer dans la psychose. On identifie là son attrait pour les phénomènes de bord et les frontières des cadres classiques ; son intérêt majeur pour les zones limites de la psychopathologie et de la pratique

[2] « Obsessions et psychonévroses obsessionnelles », *Encyclopédie médico-chirurgicale*, 37 370C 10. 1965.

[3] « Analité primaire et organisations obsessionnelles », conférence prononcée le 01-12-1988 à l'Hôpital Sainte-Anne dans le cadre du « Cycle de conférences de psychopathologie psychanalytique » du Centre de Recherche et d'Études Freudiennes, dirigé par Roger Dorey, Université de Paris X – Centre psychiatrique Sainte-Anne – Clinique des Maladies Mentales et de l'Encéphale (B. Samuel-Lajeunesse), Grand Amphithéâtre. Thème de l'année 1988-89 : *La contrainte : approche interdisciplinaire de la problématique obsessionnelle*.



de la cure le fit se tourner vers ce qu'il appelait aussi les « non-névroses » – un terme qu'il préférait à celui de cas-limites car relevant directement de « l'expérience analytique »^[4] – s'étayant sur le modèle psychotique pour penser la psychanalyse aujourd'hui.

Pour ma part, ce fut le concept de « psychose blanche », précurseur de la problématique des limites, qui m'introduisit à ce champ qu'André Green s'est attaché inlassablement à explorer et à théoriser pendant de longues années. *L'enfant de ça*^[5] signe pour moi un temps fort dans mon parcours, en particulier quant à la portée et à la richesse de la présentation clinique en milieu hospitalier et quant à mon intérêt pour ce qui s'y produit et ce qu'elle peut engendrer. Par ailleurs, outre ce beau titre, issu directement de la bouche d'un patient, et entrant en résonance avec celui de Groddeck, je pus apprécier et évaluer la teneur de ce travail de recherche, mené avec cet autre grand penseur de la psychanalyse qu'est Jean-Luc Donnet, à Sainte-Anne et soutenu par l'Inserm. Au-delà du témoignage d'une époque où la psychanalyse trouvait encore droit de cité dans les organismes de recherche, ces deux éminents cliniciens et théoriciens ici réunis (avec bonheur) donnent à voir ce qu'elle peut occasionner de créatif et de rigoureux. Par la mise à l'épreuve de la règle fondamentale hors du cadre de la cure, ils y déploient le déroulement d'un extraordinaire cheminement partant d'un entretien unique avec un patient en service de psychiatrie pour déboucher, après de multiples méandres et développements se fondant sur Freud, Klein, Winnicott, Bion, Lacan, etc., sur la construction d'un véritable modèle psychopathologique, celui de la psychose blanche. Ce noyau défini comme structural et invisible constituera l'une des assises de la théorisation greenienne des cas-limites, notamment avec la configuration d'une « tri-bi-angulation ». La richesse d'une créativité au travail me fit choisir cette référence multidimensionnelle dans la formation de psychologues cliniciens en l'instituant comme leur livre de chevet, le considérant comme une mine d'or véhiculant une approche psychanalytique fort rigoureuse ainsi qu'une méthode psychopathologique exemplaire. Elle leur permit de s'ouvrir à la spécificité de l'entretien clinique, par une sensibilisation à l'écoute psychanalytique, à l'écoute de cette écoute et à son analyse qui se projette vers l'infini et l'inachevé. Elle les instruisit des divers usages et fonctions possibles de la théorie dans l'abord de la clinique, et à la confrontation entre les deux. Je sus par la suite, de la bouche de Jean-Luc Donnet, que ce fut André Green qui mena cet entretien, retranscrit intégralement dans l'ouvrage, et vécu comme un « raté » (donc un choix en négatif), en raison d'une mise en échec de la neutralité de l'écoute.

[4] Conférence du même Cycle que précédemment, du 10-01-1991 – « André Green questionné par Roger Dorey sur l'identité du psychanalyste, à partir de son livre *La folie privée* (Gallimard, 1990) », formule choisie par lui-même, *L'identité du psychanalyste 1990-91*.

[5] J.-L. Donnet, A. Green, *L'enfant de ça, Psychanalyse d'un entretien : la psychose blanche*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1973.

Lors de mes premières ouvertures vers la pensée lacanienne, je m'attelais à l'étude de Green sur l'objet *a*^[6], et je tombais sur une analyse critique d'une grande complexité. Tenant un langage encore très lacanien, il y traçait la distinction entre la théorisation de Lacan sur l'objet, caractérisée par « la valorisation de l'approche négative »^[7], par opposition à celles des autres auteurs qui « vont surtout marquer l'aspect positif des qualités de l'objet ». Se trouvant à l'époque « fasciné, ébloui »^[8] par Lacan « comme intellectuel », il suivit son séminaire à partir de 1961 pour le quitter en 1967 ; parallèlement, racontait-il, il reçut « le choc » du travail de la clinique par les psychanalystes britanniques, avec lesquels il établit ensuite des « contacts réguliers » pour s'ancrer largement dans la pensée du courant anglo-saxon. L'interrogation sur le statut de la représentation et du signifiant ainsi que sur celui de l'affect, signera probablement le début de sa séparation d'avec Lacan, tout en emportant avec lui la prise en compte du versant négatif de la psyché dont il fera son véritable cheval de bataille.

Lorsque je cherchai à approfondir le thème de l'angoisse pour mon travail de thèse sur les conduites de risque, à côté du *Séminaire X* de Lacan (dans lequel, précisément, fut introduit l'objet *a* et donc à propos d'un affect), je pris aussi connaissance du conséquent rapport de Green sur l'affect^[9], qui se posera comme l'une de ses spécificités. C'est à partir, je crois, de cette divergence notable, qu'il s'engagera à vouloir le discours « vivant » mais aussi à façonner ses approches du négatif et de la limite. Je pus l'entendre déclarer : « L'inconscient est structuré comme un langage » : on ne peut y adhérer car ce qui est dans l'inconscient c'est le représentant psychique de la pulsion ; on ne grammaticalise pas la pulsion, ce serait la grammaire qui serait pulsionnalisée ; on ne peut faire l'impasse sur la biologie, on ne peut se couper de cette dimension ; c'est le plus difficile à penser »^[10]. C'est lorsqu'il aborda ainsi cette question, plutôt vivement, qu'on entendit dans l'amphithéâtre un long sifflement de surprise ; il s'arrêta net et invita le siffleur à s'identifier, prêt au duel. J'eus l'impression d'être alors le témoin d'une résurgence des querelles, des passions et des scissions passées, ainsi que d'une déchirure encore active, et activée pour délimiter les frontières entre les diverses pratiques et les théories qui les sous-tendent. C'est un combat sans merci qu'il continua de mener inlassablement, dressant la pratique lacanienne comme un épouvantail, ou bien un démon à exclure par les jeunes psychanalystes ; porteur et acteur de l'histoire de la psychanalyse, il se posait comme le

[6] L'objet (*a*) de J. Lacan, sa logique, et la théorie freudienne (Convergences et interrogations), Sur l'objet de la psychanalyse, *Cahiers pour l'analyse*, 3, mai 1966, 15-37.

[7] *Id.*, p. 19.

[8] Ces propos et ceux qui suivent sont tirés du DVD *André Green Parcours...*, Entretiens avec Marianne Persine, S.P.P., juin 2002.

[9] *Rapport sur l'affect*, 30^e Congrès des psychanalystes de langues romanes à Paris, *Revue française de psychanalyse*, 34/1970, 885-1169 ; il sera ensuite remanié et repensé pour donner *Le discours vivant : la conception psychanalytique de l'affect*, Paris, PUF, 1973.

[10] Lors d'une conférence du 06-01-1987 dans le cadre du Cycle cité à la note 2, intitulée « La métapsychologie : 1915-1987 ; réactualisation du concept de limite ».



gardien du temple. Le pulsionnel contre le discours, l'affect contre le signifiant ; ce n'est pourtant pas si tranché, car, entre autres et par exemple, le dégagement de « la pensée ternaire » ou de « la tiercéisation » s'appuie manifestement sur la référence au tiers et aux effets du Symbolique.

C'est avec une curiosité un peu naïve que j'allais un jour explorer la figure du « genre neutre »^[11] qui fit alors écho en moi et à ma clinique encore débutante, et qui par la suite laissera une trace durable dans mon écoute. Sur le fond, et surtout sans le savoir, c'est par elle que je pénétrai imperceptiblement dans ce champ si étrange et fort complexe du négatif. Il fallut que s'écoulât un certain temps avant que je ne saisisse vraiment une part de cette imposante construction greenienne autour de la série de la blancheur, de l'articulation du narcissisme à la pulsion de mort et à la destructivité, pour rendre compte de la clinique dite du vide. Pour moi, la difficulté intellectuelle à saisir la complexité de cet édifice est à la mesure même de celle que je rencontrai avec quelques patients particulièrement rebelles au travail de la cure. Ce n'est donc que l'immersion dans la réalité clinique de cette souffrance psychique qui m'éclaira sur le message et le témoignage de l'expérience d'André Green sur ces cures dites « difficiles », et qu'il a cherché à penser et à nous transmettre dans une part importante de son œuvre. À l'instar des patients concernés, c'est en identifiant bribe par bribe l'apparition d'un processus ou d'un mouvement ou d'un état, que j'expérimentais avec eux la réalité et la pertinence de ses élaborations sur le « narcissisme négatif », lequel « va vers l'inexistence, l'anesthésie, le vide, le *blanc* (de l'anglais *blank*, qui se traduit par la catégorie du neutre), que ce blanc investisse l'affect (l'indifférence), la représentation (l'hallucination négative), la pensée (psychose blanche). »^[12] L'assemblage de ces bribes reste pour moi essentiellement mouvant et ne m'a jamais conduite vers une représentation globalisante, probablement en adéquation avec la nature même de ce qui est traité, marqué par des ruptures, des dissociations, de la destructivité et, chose impressionnante, par un courant puissant de mort psychique.

Face à la difficulté à associer avec ces patients induisant une « paralysie de la pensée », ou encore à se représenter ce qui les anime psychiquement (ou plutôt ce qui ne les anime pas), Green a donc proposé une manière de les entendre et d'intervenir fondée sur une exigence inhabituelle.

« L'important, nous dit-il un jour à leur propos, c'est de pouvoir penser fou, d'être capable d'entendre ce qu'on vous dit non pas selon les règles de la logique névrotique, mais de penser une logique qui n'est pas non plus celle de la psychose qui est déjà très organisée, et entrer dans un mode de logique délirante (une pensée délirante sans délire) ; leur pensée étant tordue comme elle l'est, il faut leur parler tordu »^[13].

[11] « Le genre neutre », *Nouvelle revue de psychanalyse, Bisexualité et différence des sexes*, 7/1973, 251-262.

[12] *Narcissisme de vie. Narcissisme de mort*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1983, 39.

[13] Conférence citée à la note 3.

Tenter d'opérer en soi un tel mouvement peut donner à hésiter et inciter à la prudence ; certes « penser fou » n'est pas étranger à la pratique de l'analyse, mais comment en faire part sans une ombre d'inquiétude quant à l'impact d'un tel dire ? Ce n'est que longtemps après avoir entendu ce précédent témoignage que je me suis sentie, dans le cadre de cures déjà avancées et ardues, en position de me saisir de ce qui m'avait été transmis. L'exigence de l'écoute greenienne invite à un engagement fort pour pouvoir tenir longtemps, pour tenter d'aller au-delà de ses limites et rendre possible ce qui se présente comme une impossible rencontre ; c'est à une lutte sans relâche et une endurance à tout épreuve face au négatif qu'il nous a conviés.

Ma trajectoire vers la notion de perception négative ne s'est pas faite sans embûche, conservant toujours quelque chose d'obscur et d'énigmatique, tout en opérant un mouvement de bascule dans ma propre perception, analogue à l'effet produit par la description freudienne de l'état de détresse originaire face à l'absence d'objet, ou encore face à la catégorie du manque dégagée par Lacan. Le concept « d'hallucination négative » comme pendant de l'expérience hallucinatoire de satisfaction, véritable vecteur de la problématique centrale du négatif^[14], constitue une contribution notable à la conceptualisation de l'absence et au manque d'objet. La possibilité de perception et de représentation de l'absence est posée comme la base de toute activité psychique. « Le sens général que j'ai donné au concept d'hallucination négative, disait-il, est qu'elle est remplacée par une structure encadrante qui permet le remplissement de cet espace défini par le cadre par toutes les représentations, les affects, les fantasmes.^[15] » Cette structure est, pour moi, fort évocatrice de la constitution des limites du moi par la chute de l'objet *a* lors de l'expérience spéculaire dans la théorie lacanienne, l'une me permettant de venir éclairer l'autre. C'est précisément la défaillance de la mise en représentation de l'absence qui caractérise le fonctionnement psychique des cas-limites du fait que l'absence leur est insupportable ; il y a alors « suppression négativante pour ne pas reconnaître l'absence qui entraînerait la perte »^[16]. De ce fait, et chose difficilement pensable, ils deviennent eux-mêmes absence : « ces sujets ont une hallucination négative d'eux-mêmes, leur moi est une forme vide, inexistante et inconsistante »^[17] ; une position existentielle qui rappelle le processus mélancolique d'identification au cadre vide du miroir, conceptualisé par Marie-Claude Lambotte. Il en résulte, par le travail de la destruction, un refus du désir mais aussi un sentiment de confusion ; Green rapprochait ce dernier, pour aider à le situer, de ce qui est présent dans le concept de pictogramme de Piera Aulagnier et dans celui de signifiant énigmatique de Jean Laplanche. Je voudrais enfin mentionner ici un étrange et particulier rapport au temps et à la mort que Green a formulé en

[14] *Le travail du négatif*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1993.

[15] Conférence citée à la note 3.

[16] Conférence intitulée « Instance du négatif – transfert, tiercéité, temps » - XI^{es} Journées occitanes de psychanalyse – 12-13 novembre 1993 – Bordeaux.

[17] Conférence citée à la note 3.



terme de « fantasme omnipotent d'arrêt du temps » et que je l'ai entendu expliciter ainsi : « arrêt comme un arrêt de mort ; pour pouvoir accuser l'objet, être la preuve de l'existence de ce à quoi l'objet vous a réduit »^[18]. Cette formulation, je peux la mettre en écho avec une réalité clinique comme un condensé d'une cure qu'on pourrait déployer amplement à partir de là, et comme une position de fond et de toute une vie d'un individu.

Ces quelques lignes de force que j'ai ici esquissées, et qui sont loin d'être exhaustives, font partie de celles qui m'ont aidé à cheminer avec quelques patients et à ouvrir des espaces de vie là où règnent l'ennui, le piétinement, le retour du même. Les mouvements de bascule intérieurs, que j'ai évoqués précédemment à propos de l'entrée dans ce champ du négatif, se sont conséquemment introduits dans ma pratique ; ce qui a pu me donner le sentiment d'instaurer parfois une situation transgressive et donc d'outrepasser les règles classiques du dispositif freudien. Est-on conduit, dans ce type d'approche, à préserver ce paradigme ou bien à le modifier ou encore à le changer radicalement ? Se décentre-t-on de sa place d'analyste avec ces problématiques limites ?^[19] Certains tendent à penser que la psychanalyse d'aujourd'hui s'inscrit dans cette nouvelle approche, dérivée du modèle freudien tout en s'en écartant. Hors du milieu psychanalytique, et en particulier dans le milieu universitaire, la catégorie des états limites occupe dans certaines formations une place majeure, parfois au point de faire chuter les repères du modèle freudien de la névrose, précisément ce contre quoi se battait Green dans les sociétés d'analyse. Les étudiants témoignent d'un attrait particulier pour ces problématiques *borderline* tout en éprouvant pourtant une grande difficulté à effectuer un travail d'appropriation de ce mode de fonctionnement psychique, repéré dans le cadre d'une pratique chevronnée de la cure, et pensé selon une conceptualisation parfois fort complexe, qu'ils ont du mal à référer à leur expérience de stage en institution. Ce décalage ne les rebute cependant pas, et il est impressionnant de constater que des textes abordant des états archaïques et profonds tels que « La crainte de l'effondrement »^[20] ou « La mère morte »^[21] soient ceux préférentiellement choisis par certains d'entre eux, voire plébiscités.

« La mère morte », « le genre neutre », « l'enfant de ça », et autres, sont maintenant les maillons de chaînes associatives, invitant parfois à des rencontres insoupçonnées. Ainsi, et par exemple, le premier complexe, bien qu'autobiographique, peut se décliner en faisceau aussi bien dans la clinique que dans la théorie, ne serait-ce que par l'assemblage de ces deux mots. La découverte au hasard de déambulations dans un musée à Vienne en Autriche de l'énigmatique tableau d'Egon Schiele « La

[18] Conférence citée à la note 15.

[19] Des éléments de réflexion sur ces questions sont apportés dans l'ouvrage collectif dirigé par J. André, *Les états limites*, Paris, PUF, 1999 (avec bien sûr une contribution d'A. Green : « Genèse et situation des états limites »).

[20] Winnicott D.W., 1974, *La crainte de l'effondrement et autres essais*, Paris, Gallimard, 1989.

[21] Green A., *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1980.

mère morte I »^[22] est alors d'autant plus saisissante ; tout se bouscule en vous : la vie, l'amour et la mort ici condensés, précisément dans ce lieu, berceau de la psychanalyse, vous propulsent dans un accolage et une figuration composite de ce qu'on s'est habitué soigneusement à séparer. J'ignore le lien entre Green et ce tableau, mais je me suis plu à imaginer qu'il l'a peut-être longtemps contemplé... Parfois, un mot ou une expression tirée d'un ouvrage ou d'un article suffit à imprimer une trace indélébile par ce qu'il contient en lui ou en elle. Il en va ainsi avec le terme « inouï », qui constitue l'un des vecteurs de mon écoute, même détaché de son contexte, et qui m'incite à me disposer intérieurement à entendre le jamais entendu, aussi anodin ou terrible soit-il. Il figure dans un repérage du silence en tant que « inaudible de l'inouï », « un noir » ou « blanc auditif », explicité dans une formulation plus que complexe et assez représentative de la manière greenienne : « Ceci peut conduire soit au non-sens, soit à un sens verbalisable, qui doit être opérant serait-ce dans une forme où le sens prend l'allure d'un non-sens c'est-à-dire non d'une incohérence mais d'un sens que les lois du sens ne comprennent pas à tous les sens de l'expression. »^[23] « Être une limite » est une autre expression obscure et cependant féconde ; ainsi que Green le précise, « il est difficile d'imaginer qu'on est une frontière »^[24]. C'est précisément une telle position existentielle, une telle « chimère », que Green a inventée et déployée en interrogeant à divers niveaux la notion de limite pour la conceptualiser. C'est sur cet autre axe que j'ai, une fois de plus, croisé son œuvre. Mon intérêt ancien théorique et clinique pour cette thématique s'est largement appuyé sur ses réflexions. C'est essentiellement dans deux articles^[25] consécutifs, qui se posent aujourd'hui comme les références incontournables de tout chercheur dans ce domaine, que j'ai puisé dans les principaux fondements de sa théorie des limites pour poursuivre mon exploration de la même notion plus générale dans le champ de la psychopathologie psychanalytique, et du même coup promouvoir ses travaux auprès de jeunes chercheurs. Par une mise au travail du concept freudien de pulsion, il a étudié la question de la limite pour la poser non pas moins que comme le concept central de la psychanalyse « moderne », induisant par là l'idée d'une réactualisation voire d'un paradigme nouveau. « La pulsion n'est pas un concept de la limite, disait-il, ni à la limite ; c'est un concept qui n'existe pas dans l'ordre des concepts ; à la limite de ce qui peut se concevoir comme un concept »^[26]. Situant la position freudienne comme allant de la pulsion à l'objet, il posait « la position moderne » comme inverse, de l'objet à la pulsion. Par là il définissait l'ensemble de l'économie de la limite et cela dans la délimitation de quatre territoires dont les bornes sont le soma à une extrémité et l'acte à

[22] « La mère morte I », 1910, Leopold Museum, Vienne.

[23] « Le silence du psychanalyste », 1979, *La folie privée*, Paris, Gallimard, 1990, 332.

[24] « Le concept de limite », 1976, *Id.*, 107

[25] « Le concept de limite » (1976) et « La double limite » (1982), *La folie privée, Psychanalyse des cas-limites*, Paris, Gallimard, 1990, 103-140, 293-316.

[26] Conférence citée à la note 2.



une autre. Ayant pour objectif de rendre compte de certains états psychiques, il s'est référé au terme et au processus de clivage, en tant qu'il serait à la base de l'instauration d'une délimitation des processus psychiques. Il a nommé clivage l'action de séparation ou de division de la pulsion de mort, en référence au texte freudien sur la négation ; puis il a identifié un clivage radical dans les pathologies limites, plutôt en référence aux conceptions kleinienne et winnicottienne, et donc lié à l'effet des affects destructeurs résultant de l'instinct de mort. Tout en formulant cela, je ne peux exclure l'impression de flou ou d'obscurité produite par cette partie de la théorisation de Green, tout en ne sachant pas trop la préciser. J'avais entendu, à ce propos, lors de la discussion d'une de ses conférences, une argumentation érudite et très serrée d'une psychanalyste de renom ; André Green l'écouta très attentivement et, contrairement à son habitude, il choisit de ne pas répondre ou plutôt répondit par un long silence ; qui ne dit mot consent ?

Il contredisait par là ce qu'il se plaisait à rappeler de son image : « j'ai la réputation de m'emporter, souvent, en public, disait-il; c'est vrai que dans mon discours, il y a des allusions polémiques »^[27]. C'est cet aspect que je retiendrai pour clore ce déroulement de rencontres, celui de la passion, qui accompagnait son rapport à la pratique, à la théorie et, tout simplement son rapport à l'humain ; une véritable force qui le mobilisait dans ce qu'il transmettait, impulsant chez celui qui l'écoutait des mouvements puissants : admiration ou rébellion, identification ou rejet, mais surtout pas de l'indifférence ou de la neutralité.

[27] Conférence citée à la note 9.